

L'ÉDUCATION INTELLECTUELLE DES FEMMES

Montaigne a dit :

Nous et la théologie ne requérons pas beaucoup de science aux femmes... François, duc de Bretagne, fils de Jean V, comme on lui parla de son mariage avec Isa-beau, fille d'Écosse, et qu'on lui ajouta qu'elle avait été nourrie simplement et sans aucune instruction de lettres, répondit qu'il l'en aimait mieux, et qu'une femme était assez savante quand elle savait mettre différence entre la chemise et le pourpoint de son mari (I, 24).

On reconnaît ici l'espèce de sagesse du bonhomme Chrysale, qui, en effet, se souvenait de Montaigne quand il disait à sa sœur et à sa femme :

Il n'est pas bien honnête, et pour beaucoup de causes,
Qu'une femme étudie et sache tant de choses.
Former aux bonnes mœurs l'esprit de ses enfants,
Faire aller son ménage, avoir l'œil sur ses gens,
Et régler la dépense avec économie
Doit être son étude et sa philosophie.
Nos pères sur ce point étaient gens bien sensés,
Qui disaient qu'une femme en sait toujours assez,
Quand la capacité de son esprit se hausse
A connaître un pourpoint d'avec un haut-de-chausse.
Les leurs ne lisaient point, mais elles vivaient bien;
Leurs ménages étaient tout leur docte entretien,
Et leurs livres un dé, du fil et des aiguilles,
Dont elles travaillaient au trousseau de leurs filles.

Montaigne a dit aussi :

Il ne faut qu'éveiller un peu et réchauffer les facultés qui sont en les femmes. Quand je les vois attachées à la rhétorique, à la judiciaire, à la logique, et semblables drogueries si vaines et si inutiles à leur besoin, j'entre en crainte que les hommes qui le leur conseillent le fassent pour avoir loi de les régenter sous ce titre... Avec leur science (naturelle), elles peuvent commander à la baguette et régenter les régents de l'école. Si toutefois par fâche de nous céder en quoi que ce soit, et veu- lant par curiosité avoir part aux livres, la poésie est un amusement propre à leur besoin... Elles tireront aussi diverses commodités de l'histoire. En la philosophie, de la part qui sert à la vie, elles prendront les discours qui nous aident à juger de nos humeurs et conditions, à ré- soudre les incertitudes de leurs propres désirs, à ménager leur santé, à allonger les plaisirs de la vie, et à porter huma- itement l'inconstance d'un serviteur, la rudesse d'un maître, l'importunité des ans et des rides, et choses sem- blables. Voilà, pour le plus, la part que je leur assigne de la science (III, 1).

Ici, ce n'est plus Chrysale; c'est Clitandre, disant à Henriette :

Je respecte beaucoup madame votre mère,
Mais je ne puis du tout approuver sa chimère...
Et les femmes docteurs ne sont point de mon goût.
Je consens qu'une femme ait des clartés de tout;
Mais je ne lui veux point la passion choquante
De se rendre savante afin d'être savante.

Voici sur l'éducation intellectuelle des

femmes une troisième doctrine, dont ni Montaigne ni Molière n'ont eu l'idée, la vanité ridicule d'un savoir pédantesque n'ayant rien de commun avec la noble ambition d'une science sérieuse.

La femme, comme on l'a fini par le découvrir en notre siècle de grands philosophes, tels que Stuart Mill, est une personne humaine, au même titre que l'homme; elle a donc des devoirs et des droits égaux aux nôtres. Au premier rang de ces devoirs et de ces droits figure celui de développer par l'étude toutes ses facultés, d'atteindre, par l'instruction et par la culture, le plus haut degré de perfection où il soit possible à la nature humaine d'aspirer. Il faut qu'elle s'instruise et qu'elle se forme, non pas *en vue d'un autre*, c'est-à-dire, pour mettre les points sur les i, non en vue du mari et des enfants qu'elle peut avoir, qu'elle espère avoir, mais *à cause d'elle-même*. Sa loi est de viser à l'idéal que toute créature intelligente doit se proposer pour objet, indépendamment des conditions particulières que créent le mariage et la famille, et n'y eût-il au monde aucun homme.

Voilà donc, en matière de pédagogie féminine, trois doctrines bien distinctes qui épuisent et résumement toutes les opinions qu'on peut avoir sur ce grand sujet.

*
* *

Ne rejetons pas tout d'abord, sans en rien retenir, celle du bonhomme Chrysale. Elle a du bon. Ce n'est pas peu de chose que de savoir faire aller le ménage, surveiller les domestiques et « régler la dépense avec économie ».

La plus utile et honorable science et occupation à une mère de famille, a dit Montaigne, c'est la science du ménage... C'est sa maîtresse qualité, et qu'on doit chercher en mariage avant toute autre... Selon que l'expérience m'en a appris, je requiers d'une femme mariée, au-dessus de toute autre vertu, la vertu économique (III, 9).

Et ce n'est pas peu de chose que de savoir manier habilement l'aiguille. « Qu'on ne me parle pas, s'écriait dans la chaire sacrée un éloquent prédicateur, d'une fille qui sait enlever tous les suffrages dans un concert et qui ne sait pas tenir une aiguille ni se rendre utile dans une maison! » Le charme poétique d'une jeune fille qui raccommode des bas, qui trempe ses blanches mains dans la pâte d'un gros pudding anglais ou de nos crêpes légères à la mode de France, ne peut être méconnu que par les pédants trois fois sots comme Trissotin. C'est dans l'emploi de ménagère faisant des tartines et les distribuant aux enfants dont elle avait la garde, que Charlotte est apparue à Werther, foudroyé d'admiration et d'amour par ce ravissant spectacle.

La culture moyenne que Montaigne offre aux

toujours notre instruction au point de vue du mariage et de la famille. Tout ce que le mot *liberté*, pour une créature humaine, a de réel ou d'illusoire, nous le revendiquons ; si nous dépendons de la société qui nous entoure, comme tout individu civilisé, c'est par un lien immédiat et direct d'elle à nous, ce n'est point par l'intermédiaire d'un mari que, encore une fois, nous ne sommes pas sûres de rencontrer, et dont nous pouvons nous passer parfaitement, si nous n'en trouvons pas qui soit digne de nous, ou si nous préférons au joug du mariage notre chère liberté.

« L'insolent despotisme de l'homme ne s'étale nulle part avec plus d'effronterie que dans les hypocrites consolations qu'il tient en réserve pour la vieille fille. — Vous n'aurez pas manqué votre vie, ma sœur, murmure-t-il tendrement à son oreille, si, dans l'état solitaire auquel le bon Dieu vous condamne, vous restez fidèle à votre vocation, qui est toujours de servir l'humanité. Désormais vous pouvez exercer la plus noble fonction qui soit sur la terre : celle de sœur de charité. Allez donc et visitez les pauvres, les malades, les prisonniers ; soyez l'ange béni de tous les misérables. — As-tu fini ton homélie, faux bonhomme ? Oui, faisons la charité ; mais pourquoi la vieille fille plus que le vieux garçon ? »

« Ainsi, pendant que l'un, enveloppé dans une robe de chambre bien chaude, les pieds sur les chenets, lira son journal en fumant des cigares exquis, l'autre, la vieille demoiselle, par le vent et le froid, par la pluie ou la neige, entrera dans tous les réduits de la misère, pour racheter, à force d'activité utile et de dévouement, l'opprobre de n'être point mariée ! La société trouve cela juste ! Elle honore le célibataire mâle qui n'est bon à rien ! Quant à la pauvre fille elle met à sa charge le soin des malheureux ; et cette chère créature rêve aussi de se faire une petite place à son idée, si elle s'enferme dans son bouilloir, cherchant dans l'innocente affection de sa chatte ou de sa perruche une consolation mélancolique à ses peines de cœur, le triste amusement de quelque amour trompé, le monde cruel la raille ; il se colle sous sa fenêtre des vers méchants qui sont aussi de fort méchants vers, ayant été commis, dit-on, par Vadius, le mauvais poète, un soir qu'il voulait se venger d'avoir fait à la fois une inutile cour à la beauté acide de la froide Armande et une cour officielle aux appas desséchés de sa tante Bélise, la vieille folle :

Je n'aime pas l'herbe stérile
Qui croît dans un champ de haut prix,
Nourrissant son corps inutile
Du suc de la terre fertile
Et volant leur sève aux épis ;

Je n'aime pas l'orfraie affreuse
Ni la pie au bruyant caquet,
Qui de sa voix malencontreuse
Trouble la chanson amoureuse
Des rossignols dans la forêt ;

Je n'aime pas les araignées,
Hideuses bêtes aux longs bras,
D'ombre et de haine accompagnées,
Qui dans leurs toiles rechignées
Préparent leurs maigres repas ;

Je n'aime pas l'air vénérable
Du prudent et grave pingouin,
Et je trouve désagréable
L'aspect sans doute respectable
D'un balai debout dans un coin ;

Mais rien ne me paraît plus triste,
O jeunes filles ! que l'état
D'une créature égoïste
Qui vieillit seule et qui n'existe
Que pour elle-même et son chat. »

*
*
*

J'ai opposé, sur l'éducation intellectuelle des femmes, trois doctrines, une de juste milieu et deux doctrines extrêmes, et je me suis fait, pour un instant, l'avocat si consciencieux et si convaincu en apparence de l'émancipation du sexe féminin, que me voilà presque embarrassé de répondre à ma trop spacieuse plaidoirie. Aussi bien n'ai-je pas le dessein d'en faire une réfutation en bonne forme ni de traiter à fond la question ; mais, estimant que le « mouvement féministe », comme on l'appelle aujourd'hui, si ardent depuis quelques années aux États-Unis, en Angleterre et ailleurs, s'appuie sur des raisons qui ne sont pas toutes sans réplique, je voudrais seulement proposer de simples questions, des doutes modestes, de timides réserves, afin d'attirer sur certaines difficultés du problème la réflexion des personnes plus habiles que moi qui se sentiront de force à clore le débat par une conclusion en règle.

J'ai fait ailleurs la remarque, à propos de la question beaucoup moins ardue des châtiments corporels pour les enfants, que de bons esprits avaient hésité à condamner l'emploi des verges, parce que certains textes de la Bible semblent en autoriser et en approuver l'usage, et j'ai osé dire que c'était là un étrange abus de l'Écriture sainte. La Parole de Dieu nous a révélé aussi la pensée du Créateur sur la femme ; mais ici il n'est plus possible d'écarter, avec un geste respectueux, sa divine autorité ; car il ne s'agit point d'un détail plus ou moins bizarre qu'on peut aisément mettre sur le compte de quelque particularité historique et locale ; il s'agit de la base même et de tout l'édifice de la théologie.

Bossuet dit, dans ses *Élévations sur les Mystères* (cinquième semaine, deuxième élévation) :

Dieu tire la femme de l'homme même, et la forme d'une côte superflue qu'il lui avait mise exprès dans le côté... Les femmes n'ont qu'à se souvenir de leur origine, et,

sans trop vanter leur délicatesse, songer, après tout, qu'elles viennent d'un os surnuméraire où il n'y avait de beauté que celle que Dieu y voulut mettre.

Quand on part de ces notions-là d'histoire naturelle, la doctrine de la subordination du sexe faible au sexe fort s'ensuit comme une conséquence logique. Saint Paul écrit : « L'homme est l'image et la gloire de Dieu, mais la femme est la gloire de l'homme; car l'homme n'a pas été créé pour la femme, mais la femme pour l'homme. » Solidement appuyé sur la double autorité de la Genèse et de saint Paul, un grand prédicateur protestant qui, dans ses plus beaux discours, a élevé l'éloquence de la chaire à une hauteur qu'elle a rarement atteinte et qui ne sera point surpassée, Adolphe Monod, prononcé, sur la *Vie* et sur la *Mission de la Femme*, deux sermons admirables où il définit ainsi son rôle dans la société et dans la famille : « Une vocation de charité à l'égard de l'homme, dans une position d'humilité auprès de l'homme. »

Montaigne n'a donc point tort, dans le passage des *Essais* que je citais au début de cet article, de présenter la théologie comme chiche et peu galante en ce qui touche les droits du beau sexe. Je ne dis pas qu'il soit déraisonnable de préférer l'anthropologie de Buffon ou de Darwin à celle de Moïse; mais je dis que lorsqu'on fait bon marché du dogme de la création humaine, on s'inscrit en faux contre la Révélation, on est un *infidèle*; et il ne suffit peut-être pas, pour se tirer d'affaire, de la spirituelle explication par laquelle M^{lle} de Gournay, la fille adoptive de Montaigne, dans son opuscule sur l'*Égalité des hommes et des femmes*, essaie de mettre la Bible d'accord avec ses sentiments de haute estime pour ses charmantes et adorables sœurs. L'apôtre saint Paul ayant défendu aux filles d'Ève de parler et d'enseigner en public, la vaillante demoiselle ergote en ces termes :

Si saint Paul défend aux femmes le ministère et leur commande le silence en l'Église, il est évident que ce n'est point par aucun mépris; oui bien seulement, de crainte qu'elles n'émeuvent les tentations par cette montre si claire et si publique qu'il faudrait faire, en ministrant et en prêchant, de ce qu'elles ont de grâce et de beauté plus que les hommes.

Cela est piquant; mais je crois que la vérité, à la fois humaine et divine, n'est point dans cette bonne plaisanterie et qu'elle se trouve bien plutôt dans une pensée suave de Lamennais : « La femme est une fleur qui ne donne son parfum qu'à l'ombre »; ou dans une remarque très profonde de Blaze de Bury : « Qui dit état, condition, profession, dit quelque chose de borné, de nécessairement ridicule à un jour donné. *Les femmes doivent la moitié de leur*

beauté et de leur charme à ce que leur sexe n'a point d'état »; ou, enfin, dans la sublime épitaphe de la femme antique, idéal des Romains : « Elle garda la maison, elle fila de la laine. J'ai dit. Adieu, passant. »

Si la théologie contredit souvent la nature et ce que nous appelons la raison, il lui arrive quelquefois d'être d'accord avec elles et d'habiller seulement d'images plus ou moins hétéroclites les leçons de l'expérience. Si l'homme, sans la femme, est incomplet, à plus forte raison, la femme est incomplète sans l'homme. Il est naturel et raisonnable de regarder toujours le célibat comme l'exception, le mariage comme la règle, et l'on ne doit point mettre au premier rang des soucis féminins, dans la question de l'éducation intellectuelle du sexe, la triste nécessité qui peut parfois s'offrir d'épouser cette laide chose, plus vilaine encore qu'un mari, qui s'appelle une profession, un métier, à moins qu'on ne considère comme normal un état dont la funeste suite, s'il se généralisait, serait l'abolition du mariage et de la famille.

Il y a une vérité tellement primordiale qu'elle domine toute la question, et tellement évidente qu'on l'oublie, l'œil humain n'apercevant plus ce qui l'inonde de trop de lumière : c'est que la femme est destinée par la nature à certaines fonctions augustes, qui nécessairement impliquent une adaptation particulière des moyens et de la fin. Supposer qu'à des fonctions spéciales ne correspondent pas des facultés spéciales propres à les remplir, ce serait, comme l'a dit Herbert Spencer avec force, un fait unique dans toute l'histoire de la nature. Prétendre que la femme, si différente de l'homme par son physique et par sa destinée, doit recevoir une éducation essentiellement masculine, et que les filles puissent être bien élevées en l'étant, à peu de chose près, comme les garçons, c'est donc, *a priori*, une absurdité.

L'humble sphère que nous assignons à la [femme,] avec autant de sagesse que de noblesse Adolphe Monod n'est-ce pas celle pour laquelle tout son être est préparé et comme taillé d'avance? Cette conformation délicate, mais plus frêle, ce battement plus rapide de son cœur, cette sensibilité plus vive de ses nerfs, cette délicatesse de ses organes, et jusqu'à cette finesse de ses traits, tout fait d'elle, selon l'expression de saint Pierre « un vaisseau plus fragile », et la rend constitutionnellement impropre aux soins permanents et inflexibles, aux affaires de l'État, aux veilles du cabinet, à tout ce qui donne du renom dans le monde.

Selon Spencer, cité par Guyau (1), des divers éléments qui se combinent dans le cœur de l'homme pour produire l'émotion complexe qu'on appelle *amour*, les plus puissants sont « ceux qui naissent

(1) *Éducation et hérédité*, p. 196.

des avantages extérieurs » ; en seconde ligne, viennent « ceux que fournissent les qualités morales » ; les plus faibles sont ceux qui sont produits par « les attrait intellectuels », et ceux-ci dépendent moins de l'instruction acquise que des facultés naturelles, telles que la vivacité d'esprit, la finesse, la pénétration, etc. Si cette curieuse analyse est exacte (et tous mes instincts me disent qu'elle est vraie), concluons qu'une demoiselle n'augmentera point ses chances de remplir la première loi de sa destinée et de se marier, si elle a remporté au lycée de jeunes filles le prix de « physiologie animale », ou si elle est capable de réciter sans broncher, comme s'exprime avec orgueil un père de Labiche, « tous les rois de France qui ont eu lieu ».

*
* *

Je laisse de côté maintenant l'élément physiologique de la question, dont il suffit d'indiquer en deux mots l'incommensurable importance : les générations affaiblies et la natalité diminuée par l'excès de l'usure cérébrale ; les jeunes gens plus sensibles aux grâces naturelles, aux joues fraîches, aux beaux yeux, qu'à toute l'érudition des *lauréates* du palmarès... Je reviens, pour m'y retrancher, aux considérations de l'ordre purement spirituel.

Le grand élan qui pousse aujourd'hui vers les études tous les hommes et toutes les femmes, qui nous fait multiplier les écoles, universaliser l'instruction rendue gratuite et obligatoire, suppose l'évidence d'une vérité qui, loin d'être évidente, aurait besoin d'abord d'être démontrée : c'est que l'instruction est un bien.

On peut en douter. Je pense, avec Montaigne, que la santé est un bien naturel et divin, un bien *en elle-même*, malgré l'affirmation contraire de Pascal. Mais la richesse est-elle un bien ? Non. Pas absolument. Cela dépend de l'usage qu'on en fait. N'en serait-il de même de l'instruction ? Elle ne paraît être un bien, ni en soi, ni pour tout le monde.

Elle ne rend pas l'homme meilleur, elle ne le rend pas plus heureux. Que dis-je ? en augmentant son savoir, elle n'augmente pas de ce fait son talent ni son esprit. Car il peut arriver qu'une organisation trop forte des études paralyse toute production originale. N'est-ce pas ce que nous voyons en Chine, où de la cuisine la plus active d'examens et de concours, de la fabrique de docteurs la plus florissante qui soit au monde, résulte ce pot, le mandarin, qui est sans doute un grand savant, mais qui est un parfait imbécile ?

Dans l'ancienne Athènes, au contraire, l'éducation publique de l'intelligence (je ne parle pas du libre enseignement des philosophes) était, paraît-il, presque aussi nulle qu'à Sparte : avez-vous entendu dire

que les Athéniens fussent des sots, ou que les génies aient été rares parmi eux ? Dans la moderne Angleterre aussi l'organisation relativement faible des études, bien loin d'empêcher, favorise l'éclosion des talents originaux. Mais notre France universitaire, avec son luxe de programmes et de réformes, avec ses baccalauréats innombrables, avec ses licences et ses agrégations multipliées, divisées, subdivisées, avec son étalage prestigieux d'instruction publique, primaire, secondaire et supérieure, passant au crible des examens et des concours tout ce qu'elle a de forces vives et libres, notre pauvre et brave France s'applique consciencieusement à faire ce qu'il faut pour ressembler de plus en plus à la Chine plutôt qu'à l'Athènes de Platon.

Bienfait problématique en soi, l'instruction est-elle désirable pour tout le monde indistinctement ? Est-elle bonne pour les paysans, qui n'en ont pas besoin pour cultiver la terre, et chez qui elle éveille l'attrait des grandes villes, au sérieux préjudice de la campagne ? Est-elle bonne pour les ouvriers, qui ne peuvent naturellement saisir que des demi-lueurs, beaucoup plus dangereuses que la nuit noire de l'ignorance ? Est-elle bonne pour les cuisinières, qui laissent brûler le rôti de Chrysale en lisant le feuilleton du journal à un sou ou en écrivant à leurs amoureux ?... J'interroge ; je n'affirme rien ; car, vraiment, je ne sais. La question est pleine de profondeurs redoutables. Quand l'instruction a fait du mal, qui peut le réparer ? C'est plus d'instruction. Il en est comme des visites chez le dentiste, où l'on pourrait n'aller jamais, mais où il faut retourner toute sa vie quand on a commencé une fois.

Et surtout, ce qu'il y a de plus sérieux, c'est que l'instruction se présente avec le caractère sacré d'un droit, d'un devoir même, pour l'homme et pour la femme. Dès lors, comment la refuser à qui que ce soit ? « Nos facultés doivent être développées à cause de leur propre dignité, et non pas en vue seulement de leur application extérieure », a dit je ne sais qui, Channing ou Laboulaye. L'homme doit être instruit parce qu'il est homme. Or, l'homme, « terme générique embrassant la femme », l'homme c'est la femme aussi. Rien, dans l'œuvre entière de Renan, n'est d'une beauté plus grave que cette sublime pensée :

Oui, je l'avoue, les simples sont les plus heureux : est-ce une raison pour ne pas s'élever ? Oui, ces pauvres gens seront plus malheureux quand leurs yeux seront ouverts. Mais il ne s'agit pas d'être heureux, il s'agit d'être parfait. *Ils ont droit comme les autres à la noble souffrance...* Si la culture intellectuelle n'était qu'une jouissance, il ne faudrait pas trouver mauvais que plusieurs n'y eussent point de part, car l'homme n'a pas droit à la jouissance. Mais du moment où elle est une

sans trop vanter leur délicatesse, songer, après tout, qu'elles viennent d'un os surnuméraire où il n'y avait de beauté que celle que Dieu y voulut mettre.

Quand on part de ces notions-là d'histoire naturelle, la doctrine de la subordination du sexe faible au sexe fort s'ensuit comme une conséquence logique. Saint Paul écrit : « L'homme est l'image et la gloire de Dieu, mais la femme est la gloire de l'homme; car l'homme n'a pas été créé pour la femme, mais la femme pour l'homme. » Solidement appuyé sur la double autorité de la Genèse et de saint Paul, un grand prédicateur protestant qui, dans ses plus beaux discours, a élevé l'éloquence de la chaire à une hauteur qu'elle a rarement atteinte et qui ne sera point surpassée, Adolphe Monod, prononce, sur la *Vie* et sur la *Mission de la Femme*, deux sermons admirables où il définit ainsi son rôle dans la société et dans la famille : « Une vocation de charité à l'égard de l'homme, dans une position d'humilité auprès de l'homme. »

Montaigne n'a donc point tort, dans le passage des *Essais* que je citais au début de cet article, de présenter la théologie comme chiche et peu galante en ce qui touche les droits du beau sexe. Je ne dis pas qu'il soit déraisonnable de préférer l'anthropologie de Buffon ou de Darwin à celle de Moïse; mais je dis que lorsqu'on fait bon marché du dogme de la création humaine, on s'inscrit en faux contre la Révélation, on est un *infidèle*; et il ne suffit peut-être pas, pour se tirer d'affaire, de la spirituelle explication par laquelle M^{lle} de Gournay, la fille adoptive de Montaigne, dans son opuscule sur l'*Égalité des hommes et des femmes*, essaie de mettre la Bible d'accord avec ses sentiments de haute estime pour ses charmantes et adorables sœurs. L'apôtre saint Paul ayant défendu aux filles d'Ève de parler et d'enseigner en public, la vaillante demoiselle ergote en ces termes :

Si saint Paul défend aux femmes le ministère et leur commande le silence en l'Église, il est évident que ce n'est point par aucun mépris; oui bien seulement, de crainte qu'elles n'émeuvent les tentations par cette montre si claire et si publique qu'il faudrait faire, en ministrant et en prêchant, de ce qu'elles ont de grâce et de beauté plus que les hommes.

Cela est piquant; mais je crois que la vérité, à la fois humaine et divine, n'est point dans cette bonne plaisanterie et qu'elle se trouve bien plutôt dans une pensée suave de Lamennais : « La femme est une fleur qui ne donne son parfum qu'à l'ombre »; ou dans une remarque très profonde de Blaze de Bury : « Qui dit état, condition, profession, dit quelque chose de borné, de nécessairement ridicule à un jour donné. Les femmes doivent la moitié de leur

beauté et de leur charme à ce que leur sexe n'a point d'état »; ou, enfin, dans la sublime épitaphe de la femme antique, idéal des Romains : « Elle garda la maison, elle fila de la laine. J'ai dit. Adieu, passant. »

Si la théologie contredit souvent la nature et ce que nous appelons la raison, il lui arrive quelquefois d'être d'accord avec elles et d'habiller seulement d'images plus ou moins hétéroclites les leçons de l'expérience. Si l'homme, sans la femme, est incomplet, à plus forte raison, la femme est incomplète sans l'homme. Il est naturel et raisonnable de regarder toujours le célibat comme l'exception, le mariage comme la règle, et l'on ne doit point mettre au premier rang des soucis féminins, dans la question de l'éducation intellectuelle du sexe, la triste nécessité qui peut parfois s'offrir d'épouser cette laide chose, plus vilaine encore qu'un mari, qui s'appelle une profession, un métier, à moins qu'on ne considère comme normal un état dont la funeste suite, s'il se généralisait, serait l'abolition du mariage et de la famille.

Il y a une vérité tellement primordiale qu'elle domine toute la question, et tellement évidente qu'on l'oublie, l'œil humain n'apercevant plus ce qui l'inonde de trop de lumière : c'est que la femme est destinée par la nature à certaines fonctions augustes, qui nécessairement impliquent une adaptation particulière des moyens et de la fin. Supposer qu'à des fonctions spéciales ne correspondent pas des facultés spéciales propres à les remplir, ce serait, comme l'a dit Herbert Spencer avec force, un fait unique dans toute l'histoire de la nature. Prétendre que la femme, si différente de l'homme par son physique et par sa destinée, doit recevoir une éducation essentiellement masculine, et que les filles puissent être bien élevées en l'étant, à peu de chose près, comme les garçons, c'est donc, *a priori*, une absurdité.

L'humble sphère que nous assignons à la [femme, avec autant de sagesse que de noblesse Adolphe Monod n'est-ce pas celle pour laquelle tout son être est préparé et comme taillé d'avance? Cette conformation délicate, mais plus frêle, ce battement plus rapide de son cœur, cette sensibilité plus vive de ses nerfs, cette délicatesse de ses organes, et jusqu'à cette finesse de ses traits, tout fait d'elle, selon l'expression de saint Pierre « un vaisseau plus fragile », et la rend constitutionnellement impropre aux soins permanents et inflexibles, aux affaires de l'État, aux veilles du cabinet, à tout ce qui donne du renom dans le monde.

Selon Spencer, cité par Guyau (1), des divers éléments qui se combinent dans le cœur de l'homme pour produire l'émotion complexe qu'on appelle *amour*, les plus puissants sont « ceux qui naissent

(1) *Éducation et hérédité*, p. 196.

religion, et la religion la plus parfaite, il devient barbare d'en priver une seule âme (1).

Disons, sans crainte de nous tromper, que l'instruction est un bien infiniment précieux pour le sage, qui sait s'en servir et la corriger par elle-même, mais elle peut être un mal et un très grand mal pour tous les êtres faibles qu'elle accable par le poids et blesse avec le tranchant ou la pointe des armes mises entre leurs mains. Les jeunes filles, pour toutes sortes de raisons manifestes, doivent, moins que personne, manier sans discrétion un outil si dangereux. Les inconvénients divers que notre système d'études a pour les garçons, l'internat, les programmes, les examens, les concours, sont doublés ou triplés pour les filles, précisément à cause de leur facilité d'assimilation plus grande et plus prompte, de leur pouvoir moindre de réaction.

Le meilleur argument en faveur soit des lycées de filles, soit de la préparation des jeunes personnes aux brevets de capacité, c'est que, dans les conditions ordinaires de notre vie bourgeoise, il n'existe pas d'autre moyen de leur faire apprendre quelque chose. On ne travaille avec énergie et persévérance que pour atteindre un certain résultat tangible. Des études si noblement aristocratiques que non seulement elles seraient entreprises et poursuivies sans aucune préoccupation de vie à gagner, de place à conquérir, mais qu'elles écarteraient avec dédain la récompense matérielle des prix et des diplômes, ne se rencontrent plus dans notre société qu'à l'état de rarissime exception. Si l'on pouvait espérer pour les jeunes filles une sérieuse éducation intellectuelle au foyer domestique, oh ! c'est bien celle-là qui serait préférable à tout ; malheureusement elles n'y reçoivent qu'une éducation de poupée savante ou, comme Swift s'exprimait, de singe.

J'appelle *poupée savante* une demoiselle qui sait autant d'arts d'agrément qu'on voudra, qui possède même plusieurs langues étrangères et diverses notions techniques, mais qui a eu l'esprit si peu développé par la culture des idées générales, des grands faits historiques et des belles formes littéraires, que, devenue épouse et mère, elle reste incapable toute sa vie de lire autre chose que des romans.

*
* *

Il est difficile d'apporter continuellement dans le langage une propriété rigoureuse de termes ; mais on doit toujours s'y appliquer, et de temps en temps c'est rendre un service vital à la pensée comme au style de soigneusement définir et distinguer des

mots que l'abus a fait synonymes. L'instruction et la culture ne sont pas précisément la même chose. La définition de ces termes est très utile ici, car elle jette une vive lumière sur l'éducation idéale des filles comparée à celle des garçons.

Non, la culture générale n'est point la même chose que l'instruction variée qu'on acquiert en parcourant le cercle d'un programme d'examens ; c'est la culture générale, très nécessaire à tous les hommes de condition libre, mais insuffisante pour eux, surtout à la plupart des femmes. Dans sa lettre au pasteur Gindroz, Alexandre Vinet dit avec une justice admirable : « La science enseigne, instruit ; mais il n'y a que la littérature qui cultive. »

Une terre cultivée, ornée de fleurs, chargée de fruits délicieux, est la classique image d'un esprit cultivé, par opposition à des landes incultes, hérissées de chardons. La science, à elle seule, ne donne pas la culture ; il n'est point rare de se heurter dans les relations de la vie sociale, à de grands mathématiciens, à de grands chimistes, polis et gracieux comme des buissons d'épines. Qui de nous autres, bons humanistes, ne s'est égratigné plus ou moins à leur rude contact ? Oh ! la méchante bête et la laide chose qu'un pur savant ! Les belles-lettres, les humanités, *humaniores litteræ*, comme disaient les Latins : voilà l'influence douce qui civilise le monde.

Quant à l'instruction, il est conforme à l'étymologie de ce mot de nous la figurer sous l'aspect d'un équipement, d'une armure. Elle pourvoit l'homme de munitions pour le combat de la vie. Tous ceux qui, dans la concurrence vitale, ont une lutte à soutenir, ont besoin d'une forte instruction ; mais peut, d'ailleurs, ne faire d'eux que des barbares si la culture ne les humanise en même temps. Ne voyons-nous pas aujourd'hui des brutes à l'aspect humaine, très savantes en chimie, mais incapables de se défendre, sauvages, s'armer de leur science, en vraies ennemies du genre humain, contre l'homme, contre la société, contre la civilisation ?

La plupart des jeunes filles ont-elles vraiment besoin d'une instruction précise qui les munisse et les approvisionne très fortement sur certains points ? Ne peuvent-elles se contenter d'une culture générale propre à donner à leur esprit les qualités à la fois charmantes et solides des personnes que nous appelons, on dit, quoiqu'elles n'aient peut-être approfondi aucune science, qu'elles ont reçu une excellente éducation ? Oh ! je n'ignore pas que rien n'est plus digne d'intérêt que les pauvres filles, disgraciées par la fortune, de la nature aussi, qui sont forcées de prendre un métier. Seulement, je voudrais qu'elles ne se fissent pas toutes institutrices. Un égoïsme vertige pousse aujourd'hui trop d'hommes

(1) *L'Avenir de la Science*, p. 324.

tout trop de femmes dans la carrière du professorat, afin d'y former de nouveaux professeurs qui en formeront d'autres à leur tour; si bien que, tout le monde apprenant pour enseigner, il n'y a plus dans nos écoles que des maîtres et des maîtresses en activité ou en formation, et notre enseignement public ressemble à un grand serpent roulé sur lui-même qui avale sa queue. C'est un effet de l'imitation chinoise, un pas vers l'idéal du mandarinat. Le 1^{er} janvier 1887, il y avait en France 12741 jeunes filles aspirant aux fonctions d'institutrices; à Paris, 60 places seulement pouvaient être offertes à 4174 postulantes de la ville et de la banlieue. Et le mal n'a fait que croître et embellir depuis sept ans.

La même concurrence de deux cent soixante dix-huit braves chiens autour d'une seule niche et d'une seule écuelle existe chez les hommes.

Il semble qu'une corde tendue à ce point va nécessairement casser net, et que nous sommes à la veille d'une révolution de tout notre système d'études. Elle se fera, espérons-le, dans le sens d'un retour à l'ancienne culture générale et d'une réaction contre les excès de la moderne instruction encyclopédique, dont l'impossibilité et l'inutilité sont abondamment démontrées. Le cercle des connaissances qu'il faudrait acquérir pour être universellement instruit étant devenu démesuré, sans que la capacité cérébrale de l'homme se soit accrue à proportion, le jour vient, s'il n'est pas encore venu, où personne ne pourra garder l'ambition téméraire de parcourir tout entier; on renoncera alors aux programmes gigantesques, on n'entreprendra plus d'faire le tour du monde, et l'on se remettra modestement à cultiver son jardin.

Avec cette culture générale de l'esprit, les hommes ont de plus en plus besoin, il est vrai, d'une instruction spéciale. S'il en faut une aussi à beaucoup de femmes, auxquelles la carrière du mariage est trop étroite ou insuffisante pour vivre, souhaitons très ardemment, en dépit des vieux préjugés conservateurs, que cette instruction leur donne enfin accès à quelques fonctions sociales que leur sexe peut utilement remplir, au lieu de ne se livrer à perpétuité que le stérile mirage d'un travail éternel qui n'a d'autre fin que lui-même.

*
**

Il raconte que lorsque Gambetta était président du conseil et qu'il avait la charge, parfois laborieuse, de constituer un ministère, ce cri du cœur lui échappa: « Quel admirable ministre de l'instruction publique aurait été Rabelais! »

Je suis pas de son avis. Rabelais me ferait un grand peur; car il avait une soif effrayante d'encyclopédisme; beaucoup moins déraisonnable d'ail-

leurs à son époque que de nos jours. J'aimerais mieux Montaigne.

Si Montaigne occupait aujourd'hui la place de ministre de l'instruction publique, il se rappellerait d'abord ce qu'il a dit dans les *Essais*, qu'« une tête bien faite vaut mieux qu'une tête bien pleine »; mais il ne se contenterait pas d'ajouter cette petite phrase au programme des choses que les enfants doivent savoir; il s'en inspirerait pour réduire ou pour supprimer les programmes.

Montaigne conseille aux filles d'apprendre de la poésie, de l'histoire et un peu de philosophie pratique. C'est admirable. La poésie leur ouvre le monde idéal. L'histoire les ramène sur la terre et les intéresse à la réalité, plus instructive que les romans. La philosophie pratique, enfin, leur enseigne la sagesse; elle leur apprend, entre autres choses, que, dans le petit cercle de la ménagère et de la mère de famille, si elles doivent et si elles peuvent borner leur ambition, elles auront de quoi suffire à leur tâche et remplir toute leur destinée.

Nous voilà donc, en terminant, revenus, après bien des détours, à la pédagogie de Clitandre, presque à celle de Chrysale, que je croyais avoir écartées ou réfutées. C'est, Dieu merci, qu'à toutes les divagations et à tous les assauts d'une fantaisie aventureuse résiste l'indestructible bon sens, qui ne perd point ses droits.

PAUL STAFFER.

SOUVENIRS D'UN PEINTRE PAYSAN ⁽¹⁾

VI. — Leconte de Lisle.

Je viens d'écrire le nom d'un des plus grands génies poétiques de la France et du siècle: je voudrais rendre à sa mémoire si regrettée mon humble et fervent hommage.

J'ai connu Leconte de Lisle au printemps de 1872, et il y avait à peine six mois que j'avais lu ses œuvres.

Jusque-là, de temps en temps, son nom m'arrivait comme celui d'un astre mystérieux.

J'ai raconté dans la *Vie d'un artiste* comment l'*Anthologie* de Lemerre achetée à une gare, en voyage, m'avait tout d'abord initié à quelques-uns de ses poèmes.

Étant à Douarnenez, de Hérédia, à qui j'avais confié mon admiration pour le maître son ami, fit venir et m'offrit gracieusement les *Poèmes Barbares*. Cet admirable livre me jeta dans l'enthousiasme.

(1) Voyez la *Revue Bleue* des 21 et 28 septembre 1895.

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE
REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. HENRY FERRARI

NUMÉRO 14

4^e SÉRIE. — TOME IV

5 OCTOBRE 1895

LA POLITIQUE

Nous nous intéressons aux petits faits de chaque jour, et il nous semble qu'un congrès, un discours ou une interpellation soit un événement important : voici qu'on nous apprend la mort d'un savant dont le nom vivra dans la mémoire des hommes, et aussitôt nous sentons combien la plupart des sujets qui nous passionnent sont peu de chose.

Il ne peut être question ici de juger les travaux de M. Pasteur. D'autres, plus compétents que nous, parleront du chimiste qui a renouvelé la médecine ; ils diront comment le hasard n'eut jamais la moindre part dans ses découvertes, comment toute son œuvre ne fut qu'une patiente et lumineuse application de la méthode expérimentale, et comment, enfermé dans son laboratoire, se contrôlant et se critiquant lui-même, il mit les plus hautes facultés de l'esprit humain au service de ceux qui souffrent. La seule chose qui nous soit permise, c'est d'exprimer un sentiment qui est le même dans toutes les conditions, dans tous les partis, d'un bout à l'autre de la France, et qui fait que la mort de M. Pasteur est vraiment un deuil national.

A une époque où l'on doute de la science, comme on doute de tout, il a montré, par sa vie et par ses travaux, que la science tient toutes ses promesses, car elle n'avait jamais rien promis que d'augmenter nos connaissances et de soulager l'humanité. Il a montré aussi, par son exemple, ce que vaut la science comme discipline intellectuelle. M. Cornu, annonçant la douloureuse nouvelle à l'Académie des sciences, a prononcé quelques paroles qui méritent qu'on les retienne : « C'est par l'esprit scientifique le plus

rigoureux, a-t-il dit, que Pasteur s'est élevé non seulement aux conceptions les plus hautes, mais encore aux résultats les plus pratiques : magnifique réponse à ceux qui méconnaissent le rôle admirable de la science dans le développement moral et matériel des nations. »

M. Pasteur a été récompensé non seulement par l'admiration des savants, mais par la sympathie et le respect des petits et des humbles. Une sorte de légende s'est faite autour de son nom, et, cette fois, la légende et la vérité se confondent. L'imagination populaire s'est représenté Pasteur dans la grande maison qui porte son nom, entouré d'êtres souffrants, les soignant, les consolant, et, par une sorte de pouvoir miraculeux, triomphant de la mort. Des exilés de l'Europe, vieillards, femmes, enfants, venus à lui comme à un sauveur ; ceux qui ne savent ni lire ni écrire ont cru à la science, comme si une foi nouvelle était née dans le monde.

La science, a-t-on dit quelquefois, n'a pas servi la patrie : les savants, en tout cas, en ont oublié. M. Pasteur ne l'oublia jamais. Ceux qui l'ont oublié nous le montrent heureux de sa gloire non pour son pays. A un moment où la France n'était pas, comme aujourd'hui, forte et grande, elle-même, il l'a bien servie en jetant un nouvel éclat sur le nom français. Soyons lui reconnaissants de ce qu'il a fait pour l'humanité, mais n'oublions pas ce qu'il a fait pour la patrie. Disons, sur cette tombe ouverte, qu'en perdant un savant à jamais illustre, la France a perdu un de ses meilleurs citoyens.

PAUL LAFFITTE